La guerre en Suisse, souvenirs d'enfance

Autor(en): **David, Juliette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Suisse magazine = Swiss magazine**

Band (Jahr): **- (2005)**

Heft 185-186

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849630

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Témoignage

La guerre en Suisse, souvenirs d'enfance

Pour nous les enfants, c'était d'abord une occupation d'adultes qui ne nous concernait pas et dont nous ne cherchions pas à connaître les règles, au moins au début.

Puis l'ambiance a changé. Le Plan Wahlen envoyait les citadins travailler à la campagne pendant trois semaines. On cultivait des pommes de terre dans les jardins publics, même disait-on dans ceux du Palais Fédéral.

J'habitais à la frontière française, près d'une de ces magnifiques fermes neuchâteloises qui sont tout un monde à elles seules. Il y a l'étable, l'écurie, la porcherie, la laiterie, l'habitat des patrons et des domestiques, la grange où il faisait bon se jeter dans le foin frais du haut des poutres. Ce n'était pas recommandé, le moindre objet métallique risquait d'enflammer le foin quand il fermentait..

Une étudiante de Neuchâtel arriva pour accomplir ses trois semaines de travail à la campagne. Elle ne tarda pas à démontrer sa supériorité jusqu'à prouver au valet de ferme qu'elle connaissait les chevaux mieux que lui et qu'elle allait tout de suite en monter un pour le prouver. Avait-elle choisi un animal rétif ou le lui avait-on proposé, je n'en sais rien. Mais cinq minutes plus tard, elle tombait et se cassait une jambe. Fin de la rurale expérience.

Quelques après-midi, au lieu d'école, nous allions récolter les doryphores dans les champs de pommes de terre. Nous n'avions pas la moindre pitié en les noyant dans nos bouteilles pleines d'un liquide puant. Nous n'avions d'ailleurs pas plus de scrupules à envoyer à travers la classe des hannetons traînant un fil, tous deux dégoulinant l'encre dans laquelle nous les avions plongés.

D'autres jours, l'école nous envoyait faire le tour des « ruclons » ou des « cassons » (suivant que vous parliez vaudois ou neuchâtelois), lieux qui nous étaient interdits en temps ordinaire mais qui recelaient des trésors à nos yeux et nous y récoltions tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à du cuivre.

Puis les troupes de « couverture frontière » sont arrivées. Une dizaine de soldats logeaient à la ferme voisine.

Et nous étions fort intéressés par leurs activités. Ils avaient creusé dans la forêt une sorte de grande fosse rectangulaire qui, renforcée par des madriers et recouverte de gazon par-dessus le toit, faisait une cachette idéale. On y descendait par quelques marches et par les meurtrières, on regardait passer les vaches et les chevaux sur le chemin qui allait en France. Les pâturages étaient à cheval sur la frontière.

J'ai découvert que les soldats recevaient des cantines pleines de livres. Ils voulaient bien que j'en dispose et j'en lisais plus qu'eux. J'ai compris bien plus tard pourquoi, quand j'allais choisir mes lectures dans la chambrée, Maman, de la fenêtre voisine, ne me quittait pas des yeux.

Mon père, douanier et inspecteur du bétail, faisait la tournée des étables. Souvent il m'emmenait sur le cadre de son vélo. Les paysans lui offraient un verre de vin, une gentiane ou plus souvent une absinthe. « Et pour la petite ? On va lui en donner une toute légère. » Et un jour, Maman me voyant zigzaguer en descendant du vélo, en a trouvé la raison, s'est fâchée tout rouge et a mis un terme à mes promenades.

Quelquefois, Papa lui racontait en rentrant : « Tu sais, M. X n'a vraiment pas de chance, il a encore un cochon et un veau de crevés ». Maman souriait malicieusement sans rien dire.

Il faisait bon vivre, tout au moins pour nous les enfants et nous ne remarquions pas que les parents se privaient pour que nous ne manquions de rien.

J'avais l'habitude de courir les bois pour cueillir des fraises, des champignons, des noisettes ou des mûres suivant le temps et la saison. Je connaissais bien la frontière et ses bornes et je n'avais pas le droit de les dépasser.

Mais du côté français, personne n'osait approcher de la frontière à cause des patrouilles allemandes, si bien qu'il y avait de vraies récoltes de noisettes qui se perdaient. J'ai fini par y aller. J'ai donc fait quelques mètres en France et j'ai commencé tranquillement ma récolte. Tout à coup, j'ai entendu un grognement et deux superbes bergers allemands m'ont encadrée, en montrant les dents dès que je faisais un geste. J'ai donc attendu sans bouger l'arrivée de la patrouille. Après quelque discussion un peu laborieuse (mon allemand scolaire m'a été fort utile) et comme ils connaissaient mon père, ils ont retenu les chiens et m'ont laissée repartir. Ils se sont empressés de tout raconter à mon père dès qu'ils l'ont croisé à la frontière et j'ai entendu une belle sonnerie de cloches quand il est rentré à la maison.

Une vache est morte à la ferme. Comme cela se faisait à l'époque, on attachait la bête derrière un palonnier et on la traînait jusque dans les marais où on l'enterrait (On disait « encrotter »). Le fermier a attelé pour cette triste besogne le gros percheron qui s'appelait Max (le verrat, lui, s'appelait Adolphe). Ce cheval était tellement placide que nous avions le droit de nous asseoir sur son large dos quand il tirait les chars de foin. Et j'ai vu Max dressé sur ses pattes arrière, hennissant comme un fou. « Il a senti la mort » a dit le fermier. C'était impressionnant.

Un soir, un jeune homme a passé quelques heures chez mes parents. Il attendait le milieu de la nuit pour passer la frontière discrètement. Il faisait partie de la résistance et s'efforçait d'éviter les patrouilles allemandes. Il nous a raconté comment il codait ses messages. Son correspondant et lui avaient le même livre, même édition (ce jour-là c'était la Bible) et il suffisait d'indiquer la page, la ligne et l'emplacement du mot. C'était totalement indéchiffrable si on ne possédait pas le livre. Cela m'avait beaucoup intéressée et j'y pensais souvent.

Suite page 17 ▷

projeter à la fois des films 16, 9,5 et 8 mm. En 1957, l'entreprise lance la première caméra 8 mm munie d'un obturateur à secteur variable pour changer aisément la profondeur de champ et réaliser facilement des fondus enchaînés. Un an plus tard, sort la première caméra 8 mm équipée d'un posemètre incorporé mesurant la lumière à travers l'objectif (TTL). En matière optique, Bolex innove aussi. En 1967, Bolex sort ainsi la première caméra au monde équipée d'un zoom permettant de filmer de 3 cm à l'infini. Malheureusement, toutes les innovations ne paient pas et Bolex connaîtra en 1953 son plus gros échec commercial avec un système censé révolutionner le cinéma amateur : le dispositif Kern-Bolex de prise de vues et de projection en relief ne se vendra pas comme espéré.

En vacances et en famille

Pourtant, l'entreprise diversifie ses méthodes de publicité et de marketing : prospectus, annonces dans la presse spécialisée, concours de cinéma amateur, participation aux plus grandes foires internationales... L'un des outils les plus intéressants est certainement le journal promotionnel Bolex reporter, mélange de « réclames », de conseils aux cinéastes amateurs et de présentation de films réalisés avec des Bolex. Publiée dès 1950 aux États-Unis, cette revue est rapidement suivie d'une version en allemand. Le tirage outre-Atlantique s'élève à près de 100 000 exemplaires.

Les arguments de vente évoluent avec le temps : le public cible et les attentes des consommateurs changent, les modes graphiques aussi. Dans les années trente et quarante, ce sont essentiellement des considérations techniques, ainsi que la qualité et la précision suisses qui sont mises en avant. Ce type d'argument va perdurer, mais en s'effaçant quelque peu. Au fur et à mesure que le 8 mm conquiert les cinéastes amateurs, de nouvelles images apparaissent. Les appareils 16 mm continuent d'être présentés sous un angle plutôt technique et masculin. En revanche, la publicité pour les Bolex 8 mm montre de plus en plus souvent des femmes en train de filmer et le cadre dans lequel les appareils sont utilisés - notamment en vacances et en famille.

Robuste et polyvalente

Si l'entreprise a fabriqué nettement plus d'appareils 8 mm, ce sont ses caméras 16 mm qui valent à Bolex son prestige. Elles sont largement utilisées dans les écoles de cinéma et très appréciées des cinéastes et artistes « d'avant-garde ». Mais leur robustesse en a fait aussi un outil privilégié pour les reporters et les réalisateurs de documentaires et de films scientifiques. Que ce soit dans le bathyscaphe des Piccard ou sur le flanc des volcans en éruption qu'observe Haroun Tazieff, chez les nomades du Niger ou dans la jungle de l'Indochine en guerre, on retrouve des hommes et des femmes équipés de Bolex aux quatre coins de la planète...

Malheureusement, la concurrence se fait de plus en plus vivace. Le difficile passage au Super 8 et la nécessité de concentrer ses investissements sur une seule branche (les machines de bureau Hermès) conduisent Paillard à céder Bolex à l'entreprise autrichienne Eumig, en décembre 1969. Malgré la faillite de cette dernière en 1981, la société Bolex International SA a réussi à maintenir jusqu'à aujourd'hui une petite fabrication de caméras 16 mm et Super 16 mm à Yverdon. Quoi qu'il en soit, le mythe Bolex n'est pas près de s'éteindre. Il suffit pour s'en convaincre de constater le nombre énorme de sites internet qui évoquent son nom avec admiration...

Éléments recueillis par
DENIS AUGER

Suite de la page 15

Quelques jours plus tard, j'ai entendu un douanier dire que le jeune homme s'était fait prendre, qu'il avait été torturé et exécuté.

Ce fut la fin de mon insouciance, la guerre m'avait rattrapée Et dès lors yeux et oreilles ouverts, je découvrais un tout autre aspect de la vie.

Les soldats allemands les plus jeunes étaient envoyés en Russie et nous avions à la frontière des « vieux ». Quand l'un d'eux se trouvait seul avec mon père, il lui racontait des choses très tristes, que sa femme était morte dans le bombardement de Dresde, que son fils était parti en Russie, que son frère était mort en Afrique du Nord et qu'il savait bien qu'il n'y avait aucun espoir de gagner la guerre. Et le même, quand il patrouillait avec des collègues disait « Heil Hitler, nous serons victorieux. ! »

Il y a eu les Juifs qui n'avaient plus le droit d'entrer en Suisse et qui essayaient de passer quand même. De temps en temps, nous en rencontrions qui demandaient leur chemin et nous leur disions : regardez la colline là-bas, si vous y arrivez sans vous faire prendre, on ne peut plus vous refouler. Mais nous n'avions pas le droit et nous nous gardions bien d'en parler.

Puis les Allemands sont partis en abandonnant leurs beaux chiens. Les douaniers en ont adopté un, admiratifs quand à la façon dont ils étaient dressés. Un jour qu'ils avaient arrêté quelqu'un, ils ont laissé leur prisonnier dans le bureau, le chien devant la porte pour le garder. Quand ils sont revenus, le chien était toujours là, mais le prisonnier s'était envolé. Peut-être qu'ils ne parlaient pas l'allemand de la même façon !

Les Français venaient chercher ce qu'ils pouvaient acheter et après si longtemps nous étions heureux de les voir.

J'ai été invitée dans une ferme française. Les gens étaient charmants et avaient plein de choses à raconter. Mais je me souviens de ma stupéfaction devant l'engin bizarre, sans cadran, avec une espèce de lamelle qu'on poussait en avant et en arrière pour appeler et qui était un téléphone. Je n'avais jamais vu ça.

La guerre nous avait séparés. Nous n'avions pas vécu les mêmes choses et si nous parlions beaucoup, il y avait des sujets sur lesquels nos voisins restaient secrets ou tout au moins très discrets. Ils avaient beaucoup souffert, ils avaient perdu des proches et ils n'aimaient pas en parler, pas plus que d'un voisin, collaborateur notoire, qui avait disparu à la libération.

JULIETTE DAVID